

## Le début de la fin

La pièce, plus tôt inondée d'une douce lumière orangée trouvant sa provenance dans le crépuscule du jour, était maintenant, le soir tombé, faiblement éclairée par les quelques bougies allumées au centre de la table ainsi que par l'énorme foyer situé à son extrémité droite. Au fond de la pièce, sous les larges fenêtres à carreaux, se tenait une colossale table dressée sur laquelle les restes d'un convivial souper finissaient de refroidir dans la pénombre. Ces plats répandaient une exquise odeur de magret de canard, de bœuf bourguignon et de lapin farci aux marrons. Bref, un repas de riche. De l'autre côté, il y avait le foyer, dont la lumière diffuse était bloquée par deux fauteuils à haut dossier qui laissaient s'échapper une délicate senteur de fumée qui donnait un aspect chaleureux à l'endroit. Sur ces deux fauteuils de cuir brun se tenaient deux hommes; l'un penché vers l'avant, accoudé aux bras de son siège, et l'autre, confortablement calé dans le dossier, les bras joints par l'extrémité des doigts au niveau de la poitrine, l'air pensif.

Je me retournai soudain, alerté par un léger tintement métallique, quand je me rendis compte que ce n'était que Frederich, mon compatriote, qui se servait dans les restes de souper du Führer et de son collègue, un certain Benito Mussolini. Un «Duce» italien. Entendant mon estomac gargouiller, je le rejoignis et nous commençâmes à nous goinfrer silencieusement de ces mets raffinés.

«Mais nous ne sommes pas prêts!» entendis-je dire de l'autre côté de la pièce.

«Si l'Italie ne se croit pas assez forte pour se tenir aux côtés du IIIe Reich allemand, elle peut toujours se tenir bien calme et silencieuse de son côté», dit arrogamment le führer.

- Hé! Pssst!

Je me retournai.

